



HAL
open science

QU'EST-CE QUE L'IDEE D'UN CORPS MALADE ?

Éric Delassus

► **To cite this version:**

Éric Delassus. QU'EST-CE QUE L'IDEE D'UN CORPS MALADE ?. Le corps, la santé, la médecine, COSHSEM, Jun 2015, Lyon, France. hal-01170340

HAL Id: hal-01170340

<https://hal.science/hal-01170340>

Submitted on 1 Jul 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

QU'EST-CE QUE L'IDEE D'UN CORPS MALADE ?

Éric Delassus

*Communication prononcée le 24/06/2015 dans le cadre du Congrès du
COSHSEM – Lyon 24-26 juin 2015*

La proposition XIII de la troisième partie de l'*Éthique* expose de la manière suivante en quoi consiste l'esprit pour Spinoza :

L'objet de l'idée constituant l'esprit humain est le corps, autrement dit une manière de l'Étendue précise et existant en acte.

Cette conception de l'esprit comme « idée du corps » m'a donc conduit à m'interroger sur ce que peut être l'idée d'un corps malade. Autrement qu'en est-il de l'esprit de celui dont le corps est malade, si précisément cet esprit est l'idée de son corps ? Cet esprit est-il contaminé par ce corps qui constitue son objet ? Ou est-il possible, malgré la maladie du corps de conserver un « esprit sain », un esprit capable de penser ce corps avec suffisamment de clarté et de distinction pour pouvoir vivre la maladie sans ajouter aux souffrances que celle-ci induit, d'autres souffrances qui pourraient résulter d'une représentation inadéquate du corps. En effet, il arrive fréquemment que le malade, écrasé par le sentiment d'absurdité que lui inspire sa maladie, produise des représentations de celle-ci, autrement dit de son corps malade, qui augmentent sa douleur plutôt qu'elles ne l'apaisent. C'est le cas lorsque la maladie est perçue comme une malédiction, une injustice ou une punition. Le non-sens de la maladie donne souvent lieu à une quête désespérée de sens qui, le plus souvent, augmente plus la souffrance qu'elle ne l'apaise, dans la mesure où elle donne lieu à ces représentations inadéquates du corps qui font que les affections qui diminuent la puissance du corps s'expriment par des affects de tristesse qui augmentent l'affaiblissement de l'individu qui les ressent. La question est donc de savoir si ces idées inadéquates du corps sont inévitables ou s'il est possible d'aider le malade à penser son corps avec lucidité et de telle sorte que son esprit devienne suffisamment puissant pour affronter la maladie sans y ajouter des souffrances inutiles.

Pour bien comprendre les sens de la proposition de Spinoza citée plus haut, il convient de la commenter et de préciser le contexte philosophique dans lequel elle a été pensée. C'est, en

effet, en réponse au dualisme cartésien que Spinoza développe cette conception de l'esprit. Descartes a bien perçu que l'esprit n'était pas totalement séparé du corps et qu'il n'était pas présent dans le corps « tel un pilote en son navire », comme il le souligne dans la *sixième méditation métaphysique*, lorsqu'il précise que les affections du corps comme la faim, la soif ou la douleur ne laissent pas l'esprit indifférent et l'affecte également. C'est à partir de ce constat qu'il va développer dans son *Traité sur les passions de l'âme* la thèse selon laquelle une passion est toujours la conséquence d'une action du corps sur l'âme que seule la volonté, qui est force d'âme, peut vaincre en renversant ce rapport. Cependant, pour que cette théorie des passions soit complète, il est nécessaire d'expliquer comment est possible l'interaction de l'esprit et du corps. En effet, si comme le pense Descartes corps et esprit participe de l'étendue pour l'un et de la pensée pour l'autre, on voit mal comment deux substances aussi hétérogènes, l'une matérielle, l'autre immatérielle ou spirituelle, peuvent agir l'une sur l'autre ; et la solution de la glande pinéale à laquelle recourt Descartes ne convainc personne, pas même, probablement, son auteur. C'est ce qui fait dire à Spinoza, dans la préface de la troisième partie de l'*Éthique*, que Descartes n'a rien montré d'autres par cette théorie des passions que « la pénétration de son grand esprit ». Aussi, pour résoudre cette difficulté, Spinoza va-t-il proposer une solution tout à fait originale, pour ne pas dire révolutionnaire pour l'époque, celle selon laquelle il n'y a pas deux substances, mais une seule ; ce qui, par conséquent, signifie que corps et esprit ne sont plus qu'une seule et même chose, mais perçue de deux manières distinctes, de telle sorte que nous avons l'illusion qu'elles sont séparées. L'esprit est donc « l'idée du corps », c'est-à-dire le corps perçu selon ce que Spinoza nomme l'attribut de la pensée. Pensée et étendue, ou pour employé un autre vocabulaire que celui de Descartes et de Spinoza, matière et esprit, ne sont donc plus deux substances distinctes, mais deux attributs d'une seule et même substance, c'est-à-dire deux perceptions distinctes de celle-ci. Autrement dit, il n'y a qu'une seule réalité que nous percevons de deux manières différentes, et cela vaut aussi pour notre propre corps. Chacun de nous se perçoit, soit comme corps, c'est-à-dire comme une réalité matérielle et spatiale, soit comme esprit au travers des affects qui ne sont autre que les idées plus ou moins claires des affections du corps (cf. *Éthique* III, définition III) ; car il convient de le préciser ici, si l'esprit est idée du corps, il n'est pas idée du corps en général, du corps objet, mais tout esprit singulier est l'idée d'un corps singulier. Autrement dit, l'esprit d'un individu est toujours l'idée de son corps, l'idée de ce que l'on appellerait aujourd'hui le corps propre. Ainsi, la relation corps-esprit n'est plus de l'ordre de l'interaction. Comme le précise la proposition II de la troisième partie de l'*Éthique* :

Ni le Corps ne peut déterminer l'Esprit à penser, ni l'Esprit le Corps au mouvement ou au repos ou à quelque autre manière d'être que ce soit (s'il en est quelque autre).

En revanche, corps et esprit sont corrélés dans la mesure où tout affect de l'esprit exprime

une affection du corps et réciproquement. Il s'agit donc plutôt d'une corrélation qui est de l'ordre de l'expression mais non d'une interaction. Dès que mon corps subit l'action d'un autre corps, il est affecté, c'est-à-dire modifié, par cet autre corps et cela se traduit par un affect qui exprime ce changement. Si ce changement augmente la puissance du corps, cela donnera lieu à un affect de joie, si c'est l'inverse à un affect de tristesse. Autrement dit, tout affect de l'esprit exprime une affection du corps et réciproquement.

Aussi, dans la mesure où la maladie peut être considérée comme une affection du corps, la question de ce que peut être l'idée d'un corps malade se pose avec d'autant plus d'acuité que l'on peut également s'interroger sur la manière dont on peut aider un malade à se représenter son corps de telle sorte que la tristesse engendrée par la maladie ne se trouve pas accrue par l'idée qu'il a de ce corps. C'est pourquoi, s'interroger sur ce que peut bien être l'idée d'un corps malade est avant tout une question éthique.

Le plus souvent, comme nous l'avons souligné plus haut la maladie s'exprime sous la forme d'affects tristes, comme la culpabilité, le regret, le sentiment d'injustice ou l'impression d'être l'objet d'une malédiction. Cependant, dans une optique s'inspirant de la pensée de Spinoza, il n'est pas possible de concevoir ces affects comme la conséquence d'une action du corps sur l'esprit, dans la mesure où il ne désigne qu'une seule et même chose. L'idée même d'interaction n'est plus adéquate dans une telle configuration. Reste, cependant, à s'interroger pour savoir si la seule expression possible d'un corps malade est la tristesse, si à ce corps affaibli est nécessairement corrélé un esprit impuissant. Ne pourrait-on concevoir, dans cette configuration, un esprit suffisamment puissant pour supporter et affronter la maladie sans pour autant être écrasé par la tristesse ? C'est-à-dire par cet affect que Spinoza définit comme « le passage de l'homme d'une plus grande perfection à une moindre » et qui s'oppose à la joie qui se définit quant à elle comme « le passage d'une moindre perfection à une plus grande ».

Pour répondre à cette question, il convient de préciser que l'homme étant tout autant esprit que corps, il pense. « L'homme pense » nous dit l'axiome II d'*Éthique* II. Cette affirmation, qui peut apparaître comme un truisme, n'est cependant pas énoncée ici sans raison. Elle rappelle, en effet, le « je pense » issu du cogito cartésien, mais ce qu'il faut souligner c'est qu'avec Spinoza nous passons d'une première à une troisième personne, autrement dit à une pensée qui n'est pas nécessairement la conséquence de la volonté d'un sujet en pleine possession de lui-même. Cette formulation préfigure dans une certaine mesure le « ça pense » qui trouvera ensuite sa place dans les philosophies d'inspiration freudienne ou nietzschéenne. En effet, dans la mesure où l'homme n'est pas dans la nature « comme un empire dans un empire », il est déterminé comme toute autre chose par les lois de la nature, la pensée humaine est initialement la conséquence de causes dont l'homme ignore l'existence. Le libre arbitre, qu'il concerne la pensée ou l'action, est toujours la conséquence d'une illusion :

Les hommes se croient libres, pour la raison qu'ils ont conscience de leurs volitions et de leur appétit, et que, les causes qui les disposent à appéter et à vouloir, ils les ignorent, et n'y pensent pas même en rêve.

Par conséquent, ce que nous pensons n'est pas l'effet d'une quelconque volonté libre, mais l'expression des affections du corps. Cela signifie donc que l'esprit est une idée qui a des idées, que finalement toute idée est idée du corps et que lorsque ces idées se produisent spontanément elles relèvent de la connaissance imaginative, c'est-à-dire d'une connaissance qui ne fait qu'exprimer les affections du corps sans pour autant avoir connaissance des causes qui ont produit ses affections. Mais si l'esprit est capable de produire des idées, il est également capable de produire des idées de ses idées, c'est-à-dire de réfléchir. Seulement, tant qu'il reste dans son état d'ignorance initiale cette réflexion est impossible, elle ne peut être produite que par une cause externe, un événement ou l'intervention d'un tiers qui parvient à remettre en question certaines de nos idées. Un tel processus permet alors de passer à une forme de connaissance plus rationnelle, celle qui peut donner lieu à une connaissance de type scientifique, mais qui reste une connaissance abstraite et générale, soit à la connaissance intuitive celle par laquelle l'esprit perçoit de quelle manière, il est uni en tant que chose singulière à la nature tout entière.

Maintenant, si nous appliquons cela au corps malade et à l'idée qui lui est corrélée, et qui constitue l'esprit du malade, nous pouvons en déduire que :

- les idées du corps malade qui interprètent ce dernier en termes moraux et qui cherchent désespérément à lui donner un sens relèvent de la connaissance du premier genre, la connaissance imaginative ;
- que l'idée du corps malade qui consiste dans la compréhension de l'enchaînement des causes qui ont pu entraîner la maladie relève du second genre de connaissance, la connaissance scientifique sur laquelle repose la médecine ;
- et que la perception par un individu malade de la singularité de son propre corps, et des liens qui l'unissent à la nature tout entière, relève de la connaissance du troisième genre, c'est-à-dire de la connaissance intuitive qui s'apparente à une certaine forme d'évidence intellectuelle.

Autrement dit, à la question de savoir ce qu'est l'idée d'un corps malade, nous pouvons répondre qu'elle est l'esprit du malade et qu'elle n'est en rien différente de l'idée d'un corps considéré comme en bonne santé. Si l'esprit est l'idée du corps et que tout corps est un corps affecté, c'est-à-dire un corps composé d'une multiplicité de corps et en relation avec d'autres corps qui l'affectent, il n'y a pas, à proprement parler, de différence de nature entre l'idée d'un corps jugé malade et l'idée d'un corps jugé sain. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de l'idée d'un corps affecté, c'est-à-dire d'un corps modifié par les relations internes

ou externes qu'il entretient avec d'autres corps, et l'idée de ce corps n'est rien d'autres que l'idée de ces affections.

Il est donc tout à fait possible qu'une personne malade, si ses facultés cognitives ne sont pas atteintes par la maladie, soit en mesure de penser son corps avec exactitude selon le second ou le troisième genre de connaissance. Cependant, la question qui se pose à nous désormais, d'un point de vue éthique, est celle de savoir à quelle genre de connaissance il faut faire appel pour aider le malade à mieux supporter et affronter la maladie.

Apparemment, la connaissance du premier genre, la connaissance imaginative, qui n'est que conscience des affections du corps sans connaissance de leurs causes, ne peut engendrer que ce que Spinoza nomme des idées inadéquates, c'est-à-dire des idées qui expriment autre chose que ce qu'elles sont censées exprimer. Elle peut donc apparaître comme inappropriée pour apporter une aide au malade. Pour ce qui concerne la connaissance du second genre, la connaissance démonstrative, celle qui donne lieu à la connaissance scientifique, elle est trop abstraite et générale pour jouer ce rôle. Ainsi, en médecine, elle ne concerne que le corps-objet et n'est en général d'aucun secours sur le plan moral. Aussi, ne reste-t-il apparemment que la connaissance du troisième genre, celle qui relève de l'intuition et de l'évidence intellectuelle pour accéder à une perception lucide et sereine de la maladie, puisque cette connaissance est celle d'un corps singulier perçu au travers des liens qui l'unissent à la totalité de la nature.

Le problème est alors, si seul ce dernier genre de connaissance est en mesure d'apporter un réconfort suffisant, que seul le philosophe qui a accompli le parcours difficile, exposé par Spinoza dans l'*Éthique*, aurait la possibilité d'être sauvé. Tandis que les autres, les hommes ordinaires, qui ne sont pas nécessairement disposés à accomplir un tel cheminement intellectuel seraient condamnés pour bon nombre d'entre eux à la tristesse et à l'impuissance. Toute la difficulté est alors de savoir comment faire pour aider ceux, et ils sont les plus nombreux, qui ne peuvent percevoir leur corps que selon la connaissance imaginative, la connaissance du premier genre. L'idée du corps qui procède de cette seule connaissance peut-elle être une source de réconfort durable pour le malade ?

La première chose à souligner pour répondre à cette question, c'est qu'il est quasiment impossible que l'idée du corps soit une idée adéquate. L'idée adéquate désigne l'idée vraie qui exprime pleinement l'essence de ce dont elle est l'idée. Or, l'idée du corps est toujours d'une manière ou d'une autre l'idée des affections du corps. Autrement dit, mon esprit est toujours l'expression des affects qui expriment les effets que produisent sur moi les actions des autres corps. Seul peut-être le sage qui est parvenu à la connaissance du troisième genre peut, dans certaines conditions très exceptionnelles, avoir une perception adéquate de son corps et des liens qui l'unissent à la nature tout entière, mais cela relève de l'exception et ne peut, quoi qu'il en soit, concerner l'homme ordinaire. On pourrait alors penser que la

connaissance démonstrative, de type scientifique, pourrait contribuer à élaborer une idée plus juste du corps, mais celle-ci est trop abstraite, trop générale et trop désincarnée. Elle ne concerne que le corps objet et non le corps propre, elle ne peut d'aucune manière être constitutive d'un esprit plus serein. Si c'était le cas, lorsque les médecins sont eux-mêmes malades, ils ne seraient jamais affectés par des passions tristes, ce qui est loin d'être le cas. Il ne reste donc plus que la connaissance du premier genre, la connaissance imaginative, mais dans un premier temps, on voit mal comment cette connaissance qui est la source de toutes nos erreurs et de toutes nos illusions pourraient, malgré tout, être un facteur de soutien par la formation d'une idée du corps plus cohérente. D'où pourrait venir cette cohérence, si elle ne vient pas de la structure interne de l'idée elle-même ? Peut-être pourrait-elle venir de la manière dont les idées s'ordonnent dans l'esprit qui est lui-même une idée. Comme nous l'avons déjà dit, si l'esprit est idée du corps, il est par conséquent une idée qui a des idées et ce sont ces idées qui le constituent. Toute la question est donc ici de savoir comment introduire de la cohérence dans l'idée d'un corps qui se perçoit dans l'incohérence et parfois même la dislocation, car le plus souvent la maladie a été perçue comme un cataclysme ébranlant totalement la perception que l'on avait jusque là de soi-même, c'est-à-dire l'idée de son corps. Autrement dit, comment un esprit ébranlé par la conscience de la maladie peut-il retrouver cette cohérence perdue malgré le caractère totalement inadéquate des idées qui le constituent. Quel ordre est-il possible d'instaurer à l'intérieur d'un tel séisme ? Comment l'esprit peut-il reprendre possession de lui-même, du corps dont il est l'idée, si les idées qu'il a sont à ce point confuses et obscures ? Peut-être en introduisant, entre ces idées inadéquates, un certain ordre, dont il aura le sentiment d'être lui-même l'auteur ? Or, ce que vient rompre la maladie dans l'unité de l'esprit, c'est une certaine continuité. Il devient alors l'idée d'un corps morcelé, disloqué, décalé par rapport à lui-même, par rapport à ce qu'il était auparavant. Il s'agit donc de reconstituer cette idée, de la reconstruire en intégrant en elle la maladie, mais aussi le désir de guérir ou si cela n'est pas possible, lorsque la maladie est chronique, d'en diminuer les effets. Tâche difficile, puisqu'il s'agit d'accepter ce qu'il faut nécessairement refuser pour tenter de continuer à vivre aussi bien qu'il est possible.

Cette discontinuité qu'introduit la maladie dans la vie de l'esprit et du corps, qui ne sont finalement qu'une seule et même chose, vient principalement de ce qu'elle arrive lorsque l'on ne s'y attend pas, qu'elle relève littéralement de la catastrophe, d'un bouleversement qui vient réduire à néant nos projets, interrompre cette dynamique de la vie qui nous fait désirer et progresser. Avec la maladie, soudain le temps s'arrête, on ne peut plus prévoir ou anticiper, on ne peut plus qu'attendre, attendre les prochains résultats d'analyses ou d'exams, les effets d'un nouveau traitement, les avancées de la recherche qui finiront peut-être par trouver le remède tant espérer. Avec cette attente se développent des sentiments qui relèvent souvent

de la tristesse, cet affect que Spinoza définit comme exprimant une diminution de puissance, comme c'est principalement le cas pour l'espoir et la crainte. Certes, il y a dans l'espoir quelque chose de positif, mais toujours entaché d'une incertitude qui y instille toujours un peu de tristesse, car il n'y a jamais d'espoir sans crainte ni de crainte sans espoir.

Aussi, pour aider le malade à mettre un peu d'ordre dans les idées inadéquates de son corps que de telles passions expriment, peut-être faut-il l'aider à construire le récit de sa vie en y introduisant cette catastrophe, ce cataclysme qu'est pour lui la maladie ? C'est ce que j'ai tenté de montrer, et peut-être de démontrer, dans mon livre *De l'éthique de Spinoza à l'éthique médicale*¹, en tentant de dégager de la pensée de ce philosophe la possibilité de concevoir une éthique narrative s'appuyant sur ce qu'il y a de constructif dans la connaissance du premier genre, trop souvent réduite à n'être que la source de notre servitude. Or, s'il est vrai que cette connaissance, qui n'est que perception des effets sans connaissance des causes, est le plus souvent l'expression de notre aliénation, il n'empêche que Spinoza la qualifie malgré tout de connaissance, connaissance mutilée, connaissance insuffisante et trompeuse, mais connaissance quand même dans la mesure où elle exprime toujours un certain état de mon corps. Si l'idée du soleil comme situé à deux cents pieds est une idée inadéquate relevant de ce genre de connaissance, elle n'est pas pour autant totalement fautive, dans la mesure où elle m'apprend quelque chose sur l'état de mon corps affecté par le soleil. De même, l'idée d'un corps malade, si elle est le plus souvent inadéquate, n'en exprime pas moins un certain état bien réel de mon corps. En conséquence, si le récit que le malade peut élaborer de sa vie en y introduisant la maladie, de façon à y restaurer une certaine continuité, ne lui permettra pas de produire une idée adéquate de son corps, cela l'aidera malgré tout à en produire une idée cohérente. J'emploie, en effet, cette notion d'idée cohérente, qui n'est pas présente chez Spinoza, pour désigner l'idée du corps malade s'exprimant dans la narration. Même si l'idée d'un corps malade est souvent constituée d'idée inadéquate, l'agencement de ces idées dans le cadre d'un récit de vie peut introduire en elle une certaine cohérence dont le malade est lui-même l'auteur. Être l'auteur du récit d'une vie dont on a le sentiment qu'elle a été ravie par la maladie, c'est une manière de reprendre la main et d'affirmer sa puissance d'être et d'agir et par conséquent de transformer les passions tristes en affects plus joyeux, la joie étant cet affect exprimant une augmentation de la puissance d'être et d'agir de l'homme.

L'idée d'un corps malade n'est donc pas fondamentalement différente de celle d'un corps considéré comme « en bonne santé », elle est l'idée d'un corps affecté et c'est cette idée qui constitue l'esprit de l'homme. Cependant, le corps malade est affecté de telle sorte que son idée s'en trouve comme dépossédée d'elle-même par la discontinuité produite par cette rupture

1. Éric Delassus, *De l'Éthique de Spinoza à l'éthique médicale*, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

qu'est la maladie. Aussi pour que l'esprit du malade puisse se ressaisir faut-il certainement l'accompagner dans l'élaboration d'une idée plus cohérente de son corps en l'aidant à élaborer un récit de vie dont il sera l'auteur et par lequel il sera en mesure de restaurer un peu de sa puissance perdue.